

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

161 **Camera oscura (XLIII)**
Christian Sauvé

176 **Encore dans la mire**
Martine Latulippe
Simon Roy
Norbert Spohner

N° 43

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 42

L'ASTRONOME PÉRIODIQUE DE POLICE

10 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 30 \$	20 \$CAN	N
Canada : 30 \$	20 \$CAN	U
États-Unis : 30 \$US	20 \$US	M
Europe (surface) : 35 €	16 €	É
Europe (avion) : 38 €	---	R
Autre (surface) : 46 \$CAN	20 \$CAN	I
Autre (avion) : 52 \$CAN	---	Q
		U
		E

Chèque et mandats acceptés en **dollars canadiens, américains et en euros** seulement. Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet. Toutes les informations nécessaires sur notre site : <http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Format papier : Format numérique (pdf) :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 43 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 43 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juillet 2012

© **Alibis et les auteurs**



Heureusement que les circonstances poussent *Camera oscura* à s'intéresser aux films disponibles à la maison, car le grand écran présentait bien peu d'intérêt pour l'amateur de films à suspense en ce printemps 2012. Les grands succès du trimestre ont été des films de science-fiction ou de fantasy, et le cinéma noir a connu une éclipse... une absence qui se prolongera sans doute toute la saison estivale. Mais peu importe, car c'est à ce moment-ci que sont disponibles en format vidéo les multiples thrillers qui se sont bousculés en salle durant l'hiver. Laissons donc les choses reprendre leur cours ; il est temps d'aller fouiller sur les tablettes de plus en plus virtuelles des clubs vidéo.

Quand la vengeance se conjugue au féminin

Personne ne sera particulièrement surpris de constater à quel point l'image de la femme-assassin est maintenant présente au panthéon du film d'action. Les historiens du cinéma d'action montreront sans doute Luc Besson du doigt, son film **Nikita** ayant inspiré de nombreux dérivés directs (le *remake* hollywoodien **Point of No Return**, la série télévisée *Nikita*) qui ont, en retour, inspiré d'autres dérivés plus subtils (le film **Black Cat**, la série télévisée *Alias*, etc.) et ainsi de suite, pavant le chemin pour l'héroïne d'action moderne à la Lara Croft ou Mrs Smith, au point qu'il n'est maintenant guère surprenant de voir une femme retirer un pistolet automatique d'un sac Hermès pour s'attaquer aux dictateurs et aux terroristes.

Cette familiarité a aussi de quoi faire hausser les sourcils lorsque la machine de promotion hollywoodienne tente de vendre un film avec une femme-assassin comme s'il s'agissait d'une nouveauté. À l'arrivée successive de **Colombiana** et de **Haywire**, deux films mettant en vedette une femme dans un rôle de vengeresse,

il peut être intéressant d'examiner en quoi ils se distinguent de la norme acceptée. Une chose est certaine : les deux films n'hésitent pas à affirmer le sexe de leur protagoniste. L'affiche de **Colombiana** est accompagnée du slogan « Vengeance is Beautiful », alors que la bande-annonce pour **Haywire** n'hésite pas à montrer l'héroïne s'attaquant successivement, à mains nues, à plusieurs acteurs à la carrure plus imposante.

Évidemment, tous les scénaristes n'ont pas à surmonter les mêmes défis lorsque vient le temps de présenter la femme-assassin au grand écran. Dans le cas de Luc Besson, qui a influencé une bonne partie du sous-genre, on peut l'excuser s'il ne cherche pas à réinventer le genre. Le scénario de **Colombiana [Colombienne]** est avant tout une histoire de vengeance ; une jeune adolescente voit ses parents assassinés par un narcotrafiquant. Réfugiée aux



Photos : Europa Corp.



États-Unis, elle se voue à l'apprentissage du métier d'assassin jusqu'à ce que, bien des années plus tard, elle finisse par exécuter sa vengeance. Le reste des ficelles du scénario n'est guère compliqué : les services policiers américains sont à ses trousses, le narcotrafiquant se rend bien entendu compte que ses associés meurent l'un après l'autre et l'héroïne doit en arriver à décider ce qu'elle fera de sa vie, une fois sa vengeance accomplie. Pour l'intrigue complexe, on ira

donc voir ailleurs, car **Colombiana** sort tout droit de la même usine qui a livré des films de série B de qualité variable tels que scénarisés par Besson et réalisés par ses protégés. Est-ce que cette deuxième collaboration entre Besson et « Olivier Megaton » est aussi exécrationnelle que **Transporter 3**, ou s'apparente-t-elle à des thrillers plus réussis tel **Taken** ?

Dans ce cas-ci, la compétence est au rendez-vous. Si le résultat ne sort pas du ghetto conceptuel du sous-genre auquel il clame fièrement son appartenance, force est d'avouer que **Colombiana** a des atouts particuliers. Le corps athlétique et sinueux de Zoë Saldaña est tout à fait approprié pour le type d'assassin qu'elle est censée incarner à l'écran, ce que souligne amplement la séquence où le personnage est réintroduit en tant qu'adulte. Sa « Cataleya » ne tente pas de rivaliser par la pure force physique avec ses victimes : elle s'infiltre là où elles ne peuvent l'imaginer entrer, profite des avantages des armes à feu et utilise son environnement à son avantage. Le résultat est crédible, et le film ne s'en porte que mieux. Pour le reste, c'est au réalisateur de bien mettre en scène les explosions, les voyages, les poursuites et autres éléments obligatoires des films d'action.

Le résultat n'est pas déplaisant, mais il ne faut pas chercher la substance plus loin que la simple surface. **Colombiana** ne prend pas de risques, se complaisant dans des éléments narratifs convenus. Si le résultat est loin d'être parfait, on ne lui reprochera sûrement pas d'ignorer ses propres intentions, car son but est de livrer un film d'action de série B enjoué, enchaînant les coups de feu, les poursuites et les explosions que le public s'attend à voir dans de tels films. Les enjeux moraux subtils, les messages féministes et le renouvellement du genre ne font pas partie des intentions du film.



Passer de Luc Besson à Steven Soderbergh suggère une tout autre paire de manches ! Besson vise souvent très bas, mais le penchant expérimentaliste de Soderbergh peut parfois lui causer autant d'ennuis : s'il est capable de livrer des divertissements grand public (comme le prouve la trilogie *Danny Ocean*), Soderbergh ne semble jamais aussi heureux que lorsqu'il trafique les attentes pour se livrer à des expériences avec des genres connus.

À cet égard, la pièce-clé pour comprendre ce qu'il tente d'accomplir avec **Haywire [Piégée]** n'est pas tant ses thrillers tels **Out of Sight** ou **Traffic** que le moins connu drame **The Girlfriend Experience**, où Soderbergh avait demandé à une

vedette de films pornographiques d'incarner le rôle principal. L'écoute des commentaires audio du réalisateur et de l'actrice sur le DVD du film illustre très clairement la fascination de Soderbergh à l'idée de faire reposer un film sur les épaules d'une actrice ne provenant pas de la culture hollywoodienne. Le résultat n'avait pas convaincu l'ensemble des critiques, mais la même intention est de retour dans **Haywire**, alors que Soderbergh a avoué avoir créé le film expressément pour Gina Carano, une championne d'arts martiaux mieux connue pour ses prouesses physiques que pour ses habiletés en art dramatique.

Les conséquences de ce choix sont plutôt intéressantes, car Gina Carano possède la présence nécessaire pour incarner une agente en services clandestins. Qu'il s'agisse de manier une arme Uzi, de s'infiltrer là où l'on ne souhaite pas sa présence ou de se battre à mains nues avec de solides gaillards, Carano est instantanément crédible : elle a, après tout, réalisé la plupart de ses cascades. En revanche, c'est une actrice qui en est à sa première présence comme tête d'affiche.

Ceux qui sont habitués à des rôles joués « à la Hollywood » seront surpris, peut-être même fascinés, en voyant ses choix d'actrice. (Des rumeurs disent que sa voix était postsynchronisée par une autre, ce qui expliquerait peut-être un certain manque d'intonation). Toujours est-il que, en tant que performance d'*outsider*, le résultat est fascinant à regarder.

Mais on ne peut se débarrasser du sentiment que tout cela ne demeure que de l'expérimentation... un constat qui s'applique au reste du film. Quand les dialogues deviennent cryptiques au point d'échapper à la compréhension, quand les scènes semblent jouer de stoïcisme, quand Soderbergh choisit de tourner certaines séquences dans un style minimaliste peu traditionnel, il est alors évident que le souci de présenter une expérience de divertissement conventionnel est définitivement subordonné à l'envie de jouer avec les formules du thriller de vengeance. Comme dans le cas de



Hanna, où le réalisateur Joe Wright avait apporté son expertise dramatique à la réalisation de film d'action, **Haywire** est plus un sujet de discussion qu'un film pleinement satisfaisant.

Ceci dit, on appréciera au passage les intentions et l'exécution du film. Si le scénario s'embourbe souvent dans des longueurs, un enrobage inutile ou bien un manque de contrôle sur la tension dramatique, on peut souligner des séquences telles la longue bataille à poings nus entre Carano et Michael Fassbender ou la poursuite pédestre à travers Dublin. On en vient à sourire alors que Carano triomphe des personnages incarnés par des acteurs qui, dans un autre film, auraient incarné des héros d'action. On



Photos : Relativity Media



appréciera également les touches de clarté que Soderbergh apporte aux scènes d'action, offrant une alternative appréciable au montage en tornade que préfèrent d'autres réalisateurs contemporains.

Finalement, on appréciera peut-être sans s'en rendre compte le féminisme du film, assuré au point d'être subtil. Le personnage de Gina Carano a beau être une femme, elle n'est jamais traitée comme telle. Elle est la meilleure de son métier (toutes catégories confondues), elle peut battre n'importe qui à

mains nues et elle a eu la malchance de rompre avec un homme qui refuse de l'accepter. Carano est belle, mais sa beauté est rarement soulignée, contrairement à celle de Zoé Saldaña dans **Colombiana**. Son sexe est indéniable, mais il ne constitue jamais sa seule qualité – exactement là où la femme-assassin au cinéma devrait être rendue.

Modestes surprises câblées

Certains films ont, malgré des acteurs connus dans les rôles principaux, des vies extrêmement discrètes. Diffusion en salle modeste ; parution sans histoire en format vidéo ; parfois, si la chance y est, ce sont des films appelés à remplir les petites heures du matin pour un câblodistributeur ou bien à fournir une option de plus dans la longue liste des films mineurs disponibles sur demande par Internet. La plupart du temps, on ne trouvera pas dans cette catégorie de grands classiques. Mais souvent, il est possible d'y rencontrer des exercices de genre tout à fait convenables, surtout si on les aborde avec des attentes raisonnables.

Prenons par exemple **Faces in the Crowd** [v.o.a.], un thriller construit autour d'une prémisse ingénieuse : et si le témoin d'un meurtre était ensuite affligé par une condition neurologique (la prosopagnosie) qui le rend incapable de reconnaître les visages ? Oubliez les difficultés romantiques ou professionnelles d'un tel type d'amnésie quand le meurtrier revient s'en prendre à ce témoin : que de possibilités en une simple prémisse...

166 Avec Milla Jovovich comme tête d'affiche, **Faces in the Crowd** ne souffre pas trop de son petit budget, bien que quelques spectateurs s'amuseront probablement de voir des endroits connus de Winnipeg doubler ceux de New York. La prémisse y est exécutée de manière ingénieuse, différents acteurs incarnant les mêmes personnages afin de renforcer l'effet d'étrangeté ressenti par l'héroïne. Le rythme du film est assez efficace, et le regard sur la prosopagnosie ajoute un intérêt supplémentaire à un thriller qui sort un peu de l'ordinaire. Ironiquement, le tout est moins efficace en tant que thriller : l'identité du tueur en série est prévisible, la finale préfère les larmes faciles, et l'ingéniosité de la prémisse détonne un peu par rapport au côté ordinaire des péripéties qui en découlent.

Mais bon, comparé à beaucoup d'autres thrillers tout à fait oubliables, **Faces in the Crowd** réussit tout de même à divertir et

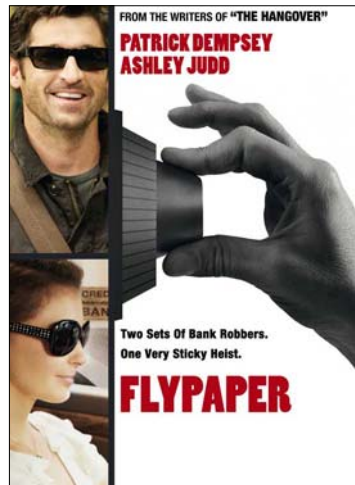


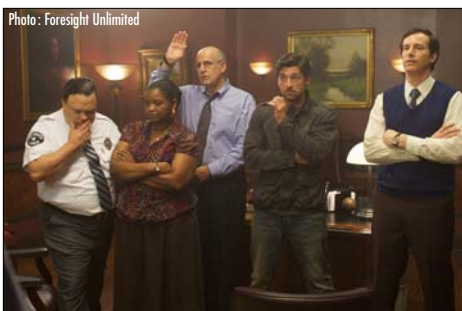
à faire réfléchir sur les mécanismes cognitifs essentiellement invisibles qui nous aident à naviguer dans la vie de tous les jours. Un scénariste/réalisateur plus doué aurait sans doute pu faire mieux, mais le résultat obtenu est tout de même honorable.



On sera un peu plus positif au sujet de **Flypaper [v.o.a.]**, une comédie criminelle dans laquelle un excentrique aux talents sherlockiens est coincé dans une banque alors que celle-ci est victime de deux *hold-up* simultanés. Similaire en ton à des exercices de genre tels que **Smokin' Aces** et **Snatch**, **Flypaper** fait pardonner un scénario un peu éparpillé grâce à un bon rythme, beaucoup de charme et une conclusion qui fait passer outre plusieurs scories mineures. Ne cherchons pas le réalisme dans un film où les braqueurs de banque peuvent consulter un site du gouvernement pour découvrir leur score, surtout pas quand les poncifs du genre s'accumulent en permutations de plus en plus débridées. Les nombreux retournements font en sorte que l'on ne s'ennuie pas souvent, même si on cantonne le déroulement du film à l'intérieur de la banque mise sous verrous.

La repartie entre Ashley Judd et Patrick Dempsey (qui incarne bien un rôle difficile) donne au film d'occasionnels airs de comédie romantique, mais il ne faut pas se tromper : **Flypaper** est un film conçu pour ceux qui ont vu beaucoup de thrillers de cambriolage et qui n'ont pas de réticences à s'amuser avec les éléments propres à ce genre de films. Le scénario multiplie les personnages un peu particuliers (opposant une équipe de voleurs professionnels à des cambrioleurs aux méthodes pas





mal moins raffinées), et s'amuse à enchaîner quelques trouvailles de réalisation. Si le résultat n'aspire pas à l'immortalité, il demeure sympathique : on ne regrette pas le temps de visionnement.

La comédie criminelle **Wild Target [Petits Meurtres à l'anglaise]** est tout aussi sympathique, quoique dans une veine plus sanguinaire. Ici, c'est Bill Nighy qui incarne un assassin vieillissant qui se voit confier la mission d'éliminer une voleuse (Emily Blunt) qui a réussi à filouter un important caïd. Mais en regardant la jeune femme à travers la lunette de sa carabine, le héros reconnaît une âme sœur et décide de la protéger. Le reste des péripéties semblera convenu, mais peu importe : le ton extrêmement sympathique du film fait tout pardonner, et on aurait souligné le côté pince-sans-rire très *british* de l'humour du film si ce n'était qu'il s'agit d'un *remake* de la comédie française **Cible émouvante**. Nighy et Blunt sont tout à fait bien choisis pour leurs rôles respectifs, et le film parvient à maintenir un équilibre parfois précaire entre la violence qui entoure ses personnages et l'humour souvent romantique visé par le film. Il y a un caractère un peu nostalgique dans l'exécution du film qui ne nuit pas du tout au résultat : un retour aux films comiques basé sur des personnages bien définis, avec un humour organique qui semble bien découler des prémisses établies. Ceci étant dit, le film fonctionnera beaucoup mieux pour les amateurs de films de genre que pour des foules plus générales.

Cette sympathie pour l'amateur de genre, en fait, semble être une constance fiable lorsque l'on s'aventure à explorer les options



disponibles dans les recoins de l'horaire des chaînes câblées. Ces films à moindres profits que les grandes productions hollywoodiennes ont l'avantage de s'adresser à un public qui partage certaines présomptions de base. Un thriller ordinaire peut-il être amélioré par une prémisse inusitée ? Est-ce que l'on peut pousser les poncifs du cambriolage de banque à un extrême ridicule sans perdre son public ? Un assassin peut-il être un héros romantique ? L'amateur de genre est prêt à jouer le jeu avec ces films. Combiné à des attentes raisonnables, le résultat peut s'avérer parmi les meilleurs escomptés par le cinéphile d'expérience : de belles surprises inespérées.



Quand les hommes se confrontent à Mère Nature

En tant que revue explorant le polar, le noir et le mystère, *Alibis* s'intéresse aux moments où la vie ordinaire est transgressée, où les protocoles d'interaction sociale acceptables ne tiennent plus et où l'humain devient une bête sauvage envers d'autres humains. Si la nature du crime implique presque toujours deux personnes, le suspense peut être tout aussi efficace lorsque ces humains se mesurent à l'impitoyable nature. L'écrivain Hal Clement, interrogé sur l'absence d'antagonistes dans sa fiction, avait coutume de répondre que « l'univers est un antagoniste suffisant. » Pourquoi s'affronter lorsque le monde naturel, dans toute son indifférence, nous menace autant ? C'est pourquoi il n'est ici pas déplacé de discuter de deux récents thrillers de survie, dans lesquels de petits groupes d'hommes sont constamment soumis à la volonté de Mère Nature.

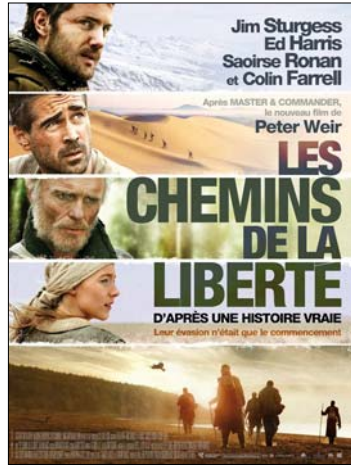
The Way Back [Les Chemins de la liberté] commence dans un goulag russe durant la Deuxième Guerre mondiale. Pendant une tempête de neige, des prisonniers constatent qu'ils ne survivront pas très longtemps dans les mines du camp et ils finissent par conclure que leurs chances de survie sont meilleures s'ils quittent le camp et tentent de marcher *quelques milliers de kilomètres*, jusqu'à une terre d'accueil propice...

Ils ne survivront pas tous à l'épopée. Car si personne ne part à leurs trousses, la nature en terrassera plusieurs. Leur périple commence en plein hiver, mais ils finiront par composer avec la forêt, le désert et les montagnes avant de trouver un refuge. **The Way Back** est sans merci lorsque vient le moment de laisser mourir ses personnages, n'épargnant pas les plus sympathiques. De la Sibérie jusqu'au Tibet, la cinématographie se paie de superbes paysages. La nature occupe ici toute la place, minimisant la présence d'acteurs tels Colin Farrell, Mark Strong, Saoirse Ronan, Jim Sturgess et Ed Harris.

C'est sans doute cette impression qui, au final, handicape le film. **The Way Back** – qui se dit adapté d'une histoire vraie, affirmation à prendre avec le grain de sel habituel – ne réussit pas tout à fait à créer un attachement aux personnages de cette épopée. Faute de sympathie, le film ne fait pas que décrire une épreuve d'endurance... il en devient une. On en vient à admirer les paysages et à attendre que le tout se termine. C'est d'autant plus dommage que le matériel était intéressant pour un réalisateur comme Peter Weir, qui a déjà fait bien mieux. Il manque un pouls, un peu d'énergie et d'intérêt à ce film. Dommage.

Ce manque d'énergie n'est certainement pas un problème pour **The Grey [Peur grise]**, un autre thriller de survie où un groupe de rescapés d'un accident d'avion doit composer avec la nature alaskienne. Le froid et la neige s'avèrent de moindres soucis lorsque se pointe une meute de loups gris pas très contents de voir leur territoire ainsi envahi...

Avec Joe Carnahan à la réalisation et Liam Neeson en vedette, le marketing du film semblait suggérer un bon vieux film d'aventures de série B, bourré de péripéties menant à un retour à la civilisation. La réalité de **The Grey** est plutôt différente : dès les premières minutes, où un protagoniste suicidaire médite sur le sens de la vie et de la mort, le film prend une tournure existentielle que l'on n'attendait pas nécessairement de Carnahan après



la frivolité intentionnelle de films tels **Smokin' Aces** et **The A-Team**. Neeson s'avère un protagoniste extrêmement capable, dans la lignée de ses films de « Liamspoitation » précédents tels **Taken** et **Unknown**, mais le film n'a aucune pudeur à avouer les limites de l'action humaine devant l'implacable force de la nature.

Heureusement, ce message est bien enrobé de péripéties passionnantes. L'écrasement d'avion qui amène sept hommes à se liguier contre la nature est saisissant, et les aventures qui suivent sont sans pitié quand vient le moment de décider qui vit et qui meurt. (Le scénario a d'ailleurs tendance à donner de grands moments aux personnages qui sont les prochains à mourir.) La cinématographie capture bien les paysages nordiques, et le scénario est truffé de moments contemplatifs qui mettent en contexte la conclusion inhabituelle du film. **The Grey** réussit un exploit rare pour un thriller d'aventures : il laisse songeur.



171

N'est pas vedette qui veut !

Camera oscura a beau vouloir ignorer le vedettariat, il est parfois évident que celui-ci compte pour plus qu'il n'y paraît, même au sujet de films à suspense. Certains films sont conçus pour des vedettes, et l'appréciation du film peut devenir difficile à séparer de ses sentiments envers les têtes d'affiche.

Il est donc inutile de présenter Robert de Niro, Jason Statham ou bien Clive Owen : chacun de ces acteurs a une feuille de route qui précise de plus en plus le type de rôle qu'ils sont aptes à incarner. Voir de Niro en vétéran d'une profession difficile n'est pas exactement une révélation, pas plus que le fait de retrouver Jason Statham en mercenaire d'élite ou bien encore Clive Owen en homme d'action. Ces trois noms au générique de **Killer Elite** [**Tueur d'élite**] ont de quoi faire monter les attentes : quel type de projet pouvait bien intéresser ces trois acteurs ?

À en croire le film, « basé sur des faits réels », il y aurait eu en 1980 une campagne d'assassinats contre des officiers du SAS impliqués dans une sordide série d'opérations clandestines à Oman durant les années 1970. Mais gardons le sens de la réalité : **Killer Elite** est une *adaptation* d'un roman d'un auteur qui est toujours resté flou sur les véritables événements ayant inspiré son texte. Il est préférable, comme toujours, de percevoir le film comme une œuvre de fiction historique. **Killer Elite** tente de rester ancré dans une certaine réalité anglaise pluvieuse, mais en multipliant les objectifs répétitifs et en ne laissant aucune pointe d'humour percer la grisaille du scénario, le résultat semble évacuer tout plaisir de visionnement. La cinématographie connaît tout de même quelques bons moments et certaines séquences de suspense sont meilleures que d'autres, mais le résultat n'est pas tout à fait à la hauteur de ce que l'on pouvait attendre de l'union des trois acteurs de renom.

Malgré tout, on ne blâmera pas les acteurs. De Niro joue dans le film à peine plus de quinze minutes : son rôle est d'être capturé pour mettre en branle le scénario, puis de rassurer les autres personnages avec de bons mots. Owen, en ex-officier désillusionné du SAS, semble lui aussi perdre son temps, ne pouvant pas prendre possession de l'intrigue comme les personnages vertueux qu'il incarne habituellement. Statham demeure la vedette incontestée du film : l'intrigue tourne autour de lui, et il est le seul dont les pensées semblent intéresser la caméra. Avouons aussi que son personnage est tout à fait calqué sur l'ür-personnage de la carrière Statham : un homme d'action dur mais sympathique, impitoyable lorsque acculé... mais qui préfère ne faire violence à personne. Crâne habituellement rasé de près, il mène le film avec une aisance qui montre bien jusqu'à quel point il a trouvé sa niche comme acteur.

Le résultat plaira aux fans de Statham sans nécessairement lui en valoir de nouveaux : **Killer Elite** est ordinaire au point de ne



pas présenter d'aspects particuliers ou de moments mémorables susceptibles de faire de ce film plus qu'un visionnement de passage. On appréciera tout au plus une bataille à poings nus entre Statham et Owen, ou plutôt entre leurs cascadeurs attitrés. Certains remarqueront les détails d'époque. D'autres apprécieront quelques images un peu moins ternes que le reste. D'autres encore remarqueront la quasi-absence de rôles féminins, ou bien la complexité inutile du scénario menant à un dernier acte superflu. **Killer Elite** souffre non pas parce qu'il commet de graves erreurs, mais parce qu'il ne comporte pas de qualités mémorables. On remerciera les acteurs de leur présence car, sans eux, il y aurait eu très peu à se mettre sous la dent... Voici à quoi sert le vedettariat dans la plupart des cas : à compenser des lacunes.

Mais on aura saisi que De Niro, Owen et Statham sont des vedettes établies. Il a fallu du temps et de nombreux rôles pour que l'on en vienne à comprendre leur type, encore plus à les considérer comme des vedettes. La question ainsi soulevée est : d'où viennent les vedettes ? Peut-on en créer ou faut-il attendre des acteurs avec un talent indéniable ?



Photos: Omnilib Media



Le film **Abduction [Enlèvement]** offre quelques réponses... mais, hélas, des réponses qui ne risquent guère de plaire au jeune Taylor Lautner autour duquel le film est conçu ! Que les lecteurs d'*Alibis* se rassurent s'ils ne reconnaissent pas immédiatement le nom : Lautner a, jusqu'ici, connu ses heures de gloire en tant que protagoniste romantique de la série fantastique pour adolescents **Twilight**. Au même titre que les deux autres vedettes de la série, Lautner est devenu un « nom » potentiellement

vendeur pour le créneau des jeunes femmes. **Abduction** est le premier projet post-**Twilight** à le placer en tête d'affiche.

À première vue, ce n'est pas nécessairement une mauvaise idée. **Abduction** est indéniablement destiné à un public adolescent : un jeune homme découvre une conspiration à son sujet... Quel ado grincheux n'a jamais rêvé de découvrir que sa véritable identité est importante au point d'entraîner un affrontement entre maître criminel et gouvernement ? Transposition contemporaine des histoires de fées où l'orphelin est un prince caché, **Abduction** débute dans une banlieue cossue où tous les adolescents vivent dans de vastes demeures vides et se termine par un acte courageux qui permet au protagoniste de trouver sa place dans le monde. Dans le domaine accomplissement de désir, difficile de faire mieux !

Reste à transposer cette fable au grand écran. Dans le rôle d'un protagoniste abruptement plongé dans un univers de traque clandestine, Taylor Lautner a au moins le physique de l'emploi. Sa carrure est impressionnante et le sert bien lorsqu'on lui demande de se plier aux diverses prouesses acrobatiques du rôle. Là où l'illusion se brise, c'est lorsqu'il doit demeurer immobile ou, pire encore, livrer ses répliques. Les limites de ses talents d'acteur deviennent alors évidentes : son expression perpétuellement mystifiée n'est pas appropriée à toutes les situations et sa crédibilité d'ado ordinaire s'effrite en même temps que sa capacité à agir de manière naturelle. Lautner n'est pas dépourvu de charme, mais ses limites sont évidentes.

Malheureusement, **Abduction** mise tout sur sa vedette. Et lorsque celle-ci est incapable de vendre la marchandise, le reste du film s'appauvrit. Les acteurs-vétérans Michael Nyqvist, Sigourney Weaver, Jason Isaacs et Alfred Molina n'ont guère à faire au sein d'un scénario truffé de familiarités. Le réalisateur John Singleton (qui, après un départ éclatant avec **Boys in the Hood**, semble se



cantonner dans les thrillers de bas étage) ne réalise aucun moment brillant dans son interprétation de l'intrigue. **Abduction** est exactement le type de film médiocre qui peut parfois être secouru par une interprétation magistrale. En l'absence de celle-ci, le film s'écroule sans provoquer, hélas, beaucoup plus qu'un haussement d'épaules.

Ainsi fonctionne parfois le vedettariat : on peut parier sur l'attrait d'un acteur sans que nos attentes soient comblées. Lautner est peut-être trop jeune, pas assez expérimenté, un peu limité. De toute évidence, **Abduction** suggère qu'il n'a pas encore terminé son parcours. Est-il destiné à un meilleur avenir comme acteur cantonné dans des rôles secondaires ? Parviendra-t-il à développer une présence de héros d'action qui lui permettrait de se tailler une place dans l'écosystème hollywoodien, tout comme Statham a son propre créneau ? Ça reste à voir. N'est pas vedette qui veut, après tout... et il y a de nombreux compétiteurs.

Bientôt à l'écran

L'été n'est jamais une bonne saison pour le cinéophile en quête de cinéma à suspense. Il devra tout au plus se contenter de quelques menues offrandes : **Savages**, d'Oliver Stone, portant sur des narco-trafiquants californiens ; une remise à neuf de la franchise **Bourne**, cette fois-ci avec Jeremy Renner dans le rôle principal ; **The Expendables 2**, une suite qui semble vouloir rassembler tous les gros noms d'action dans un même film ; et **Premium Rush**, thriller new-yorkais initialement annoncé pour le début 2012. Suffisamment de matériel pour attendre jusqu'au mois de septembre, qui devrait prouver à nouveau que l'automne est la saison favorite du sombre cinéophile...

175

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



**À Rome,
enquête comme les Romains !**

Le premier roman de l'auteur Conor Fitzgerald vient de paraître en traduction française. Doté de l'étrange titre *Kompro-mat*, ce récit était paru en anglais en 2009 sous le titre beaucoup plus intéressant de *The Dogs of Rome*. . . Tiens, pendant que j'y suis et que je critique les choix éditoriaux, un mot sur cette couverture, accrocheuse peut-être mais sans aucun lien avec l'histoire ! Étranges choix de Rivages, donc, tant pour le titre que la couverture. Enfin.

Conor Fitzgerald est né aux États-Unis et il vit aujourd'hui à Rome, tout comme son personnage principal, le commissaire Alec Blume, d'origine américaine mais installé en Italie depuis ses dix-sept ans. Même s'il y vit depuis des années, le commissaire est

très critique de plusieurs façons de faire romaines, spécialement quand il est question de jeux politiques et de corruption. Il aura donc fort à faire lorsqu'il se retrouve en charge de l'enquête sur la mort d'Arturo Clemente, un militant bien connu pour les droits des animaux assassiné chez lui, et marié qui plus est à une importante politicienne, membre du sénat. Ça ne s'annonce pas facile, et ça n'arrange rien quand Blume découvre qu'une des dernières personnes à avoir vu Clemente vivant est la fille d'un des plus importants parrains du crime organisé, qui était la maîtresse de la victime.

Alec Blume tente de mener l'enquête à sa façon, intègre et sans compromis, mais des jeux politiques se mettent aussitôt en branle : la veuve a droit à des traitements de faveur qui font en sorte que Blume a du mal

à la rencontrer pour l'interroger, le Ministère fait disparaître des preuves et l'oblige à travailler avec D'Amico, un ex-partenaire qui l'exaspère, on tente de lui « imposer » un coupable... Dans les hautes sphères, on ne veut surtout pas entendre parler d'un crime politique, quitte à accuser le premier suspect potentiel un peu vite... Le meurtrier est de toute évidence un amateur : il a laissé des traces partout dans la résidence de Clemente et il n'est fiché nulle part.

Le rythme est bon, l'enquête est vite sur ses rails et on la suit dans les moindres détails. On reverra le commissaire Alec Blume puisque *Kompromat* est le tout premier titre d'une série. Le personnage est ferme, rationnel, intéressant, mais aussi assez peu sympathique, arrogant. Il aime bien faire cavalier seul, on apprend à le connaître un peu, à petites touches, mais il est loin de se lancer dans de grandes introspections !

L'essentiel du livre est vraiment constitué d'une série d'interrogatoires, sans grandes révélations. *Kompromat* est un premier roman correct, mais qui compte malheureusement quelques irritants. On espère

que les titres suivants de la série gagneront un peu en profondeur, que les motivations de chacun des personnages seront moins vagues et aussi, avouons-le, que le commissaire sera moins méprisant... Le roman comporte néanmoins quelques éléments prometteurs, mais qui demandent encore à être peaufinés. Je ne crie pas à la grande découverte, mais j'aurai probablement envie de lire le suivant pour voir comment évolue le commissaire Alec Blume. (ML)

Kompromat

Conor Fitzgerald

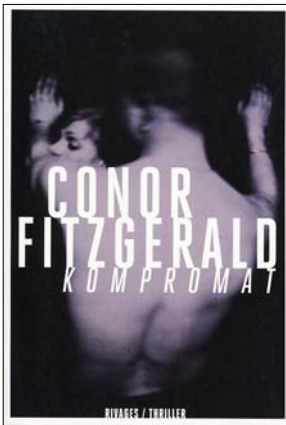
Paris, Rivages (Thriller), 2011, 510 pages.



La femme, parfait bouc émissaire

Un autre texte sur la réconciliation avec le passé ? Rien d'étonnant chez un auteur qui fut dans une autre vie professeur d'histoire... Certes, il s'en trouvera peut-être pour reprocher à Thomas C. Cook une trop grande parenté entre ses deux plus récentes œuvres traduites en français au Seuil, soit *Au lieu-dit Noir-Étang* et *Les Leçons du Mal* (œuvres parues en anglais respectivement en 1996 et 2008, où l'on retrouve, telle une obsession accablante, cette idée d'expiation d'une faute lointaine). Temporalité et structures narratives éclatées aux traitements similaires, exploitation de thèmes que l'on pourrait qualifier de récurrents. Mais peu importe, car si vous avez aimé l'un vous raffolerez forcément de l'autre.

Dans une atmosphère digne des romans de Henry James, voilà une œuvre critiquant la bourgeoisie anglo-saxonne et l'hypocrisie d'une communauté prête à sacrifier l'étranger pour préserver sa placidité coutumière.



À cet égard, *Au lieu-dit Noir-Étang* décrie subtilement les tares d'une société raciste, sexiste et rétrograde, et qui a du mal à concilier ses valeurs avec celles, modernes, que l'on considère subversives si l'on porte les œillères du bon citoyen honnête et droit. Depuis *Les Sorcières de Salem*, force est d'admettre que peu de choses ont réellement bougé dans certains coins de la Nouvelle-Angleterre...

C'est Bukowski qui écrivait que « [l]a majeure partie des morts l'étaient déjà de leur vivant. » Il ajoutait, sublime dans le sarcasme poignard : « Le jour venu, ils n'ont pas senti la différence. » Récipiendaire d'un prix Edgar pour ce roman intitulé à l'origine *The Chatham School Affair*, Cook actualise un sujet classique de la littérature américaine (Hawthorne, Miller, Kerouac) en puisant à la source des conflits entre le froid puritanisme sclérosant et la séduction que procurent les fantasmes de liberté et de vie nouvelle. Ce faisant, l'écrivain revisite une dynamique connue mais toujours efficace, celle de l'intemporelle image romantique du héros incompris qui cherche à pulvériser bornes et carcans afin de réaliser tout son potentiel.

Véritable vent libérateur dans ce lieu côtier du Cape Cod aux horizons paradoxalement bouchés, Miss Channing appartient à cette race de gens libres qui tiennent pour vérité que « [l]a vie ne vaut d'être vécue qu'au bord de la folie ». Gageons sur l'hypothèse que Bukowski lui aurait payé, à la passionnée institutrice Channing, un double bourbon en lui caressant, grossier personnage, le genou.

Les habitants bien-pensants de Chatham auront tôt fait de Miss Channing le parfait



bouc émissaire des troubles qui perturbent le calme de cette petite communauté du Cape Cod. Comme dans ces romans du XIX^e où des écrivains misogynes rejetaient la faute sur ces femmes nouvelles et affranchies, inspirant à la fois de la crainte et une forme perverse de fascination, Cook dépeint un drame qui a connu son dénouement dans les ténèbres saumâtres du Noir-Étang, dans les eaux duquel sommeillent des secrets lourds de conséquences.

En semant çà et là les indices d'une tragédie ayant frappé Chatham il y a de ça nombreuses années, Cook met au point un mystère stratifié dont il se plaît à lever une à une les couches, comme un voile que l'on retire doucement sur un paysage *polaroid* qui se définit progressivement au fur et à mesure que les grains du sablier s'écoulent. (SR)

Au lieu-dit Noir-Étang

Thomas H. Cook

Paris, Seuil (Policiers), 2012, 355 pages.



Tuer les invalides

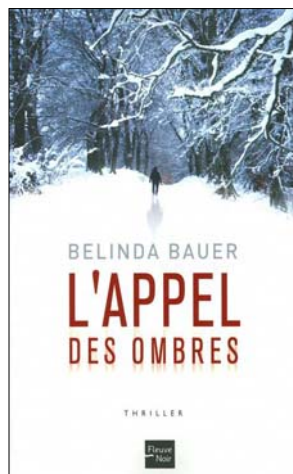
Comme pour son précédent roman, l'excellent *Sous les bruyères* (paru en 2010 en traduction française), l'action de *L'Appel des ombres* se déroule dans le sud-ouest de l'Angleterre, dans l'Exmoor, là même où Belinda Bauer avait imaginé il y a quelques années les tiraillements d'un adolescent essayant de vivre avec les séquelles laissées sur lui et sa famille par un tueur en série pédophile.

Cette fois encore, un drame humain, une sensibilité et une proximité avec les personnages de la petite communauté de Shipcott imprègnent ce texte pas si éloigné à certains égards de la manière de faire d'un Simenon. S'impose alors une enquête davantage intuitive que cohérente ou rationnelle aux inspecteurs dépêchés sur les lieux de meurtres singuliers. Des gens vulnérables, malades ou en perte d'autonomie (qu'ils soient vieillards, handicapés ou déficients) sont exécutés par une main peut-être aussi libératrice qu'assassine. La douleur de vivre de certains personnages, comme cette femme nommée Lucy, atteinte d'une maladie dégénérative, offre un contrepoids émotif aux considérations criminelles de l'intrigue à la base de ce roman de Belinda Bauer.

Les motifs de ce meurtrier aux allures de Grande Faucheuse demeurent un mystère pour les services de l'ordre, qui semblent bien incompetents face à cette menace. Il en eût moins fallu pour que Shipcott ne sombre dans un climat de terreur et de suspicion invivable. « Les gens continuaient de vaquer à leurs affaires. Ils travaillaient, faisaient leurs courses, promenaient leur chien. Mais c'est l'atmosphère de Shipcott

qui avait changé, et tous ceux qui vivaient ici inhalaient désormais les toxines à chaque respiration. Méfiance, peur et confusion se mirent à envahir leurs êtres et tous se toisaient d'un œil neuf, guettant des indices sur l'identité du tueur. » (page 157)

L'agent Jonas Holly représente bien toute l'impuissance de la police locale : antihéros pathétique par excellence, il finit même par devenir attendrissant dans ses maladresses. Méprisé en raison de son incompétence crasse par l'intransigent inspecteur Marvel, appelé avec son équipe en renfort de la grande ville, Holly subit les pires humiliations de la part de son insupportable supérieur hiérarchique. Ce regard interne sur les rivalités entre services de police ménage des plages d'un humour décalé et savoureux, grâce notamment au caractère irascible du drôlement nommé Marvel, qui se désespère, lui, de ne pas dominer une situation bien particulière dont tous les détails semblent s'amuser à lui échapper. Pour tenter d'élaborer des hypothèses quant aux mobiles



possibles, les développements ne peuvent souvent se fonder que sur les qu'en dira-t-on et les actions passées des personnages. Commérages du coin de la rue et téléphone arabe ajoutent à la complexité du contexte rural de cette enquête qui ne fait que progresser lentement, au rythme du dévoilement de l'intimité de l'âme de ces villageois.

Malgré un dénouement quelque peu décevant (on foule un sentier maintes fois battu avec un revirement de situation qui commence à être usé tellement il a été sur-utilisé depuis quelques années), Belinda Bauer continue avec *L'Appel des ombres* ce qu'elle avait brillamment amorcé avec son roman *Sous les bruyères*, soit d'amener avec beaucoup d'aplomb et de pertinence le récit policier vers les zones marécageuses du drame psychologique. (SR)

L'Appel des ombres

Belinda Bauer

Paris, Fleuve Noir (Thriller), 2012, 409 pages.



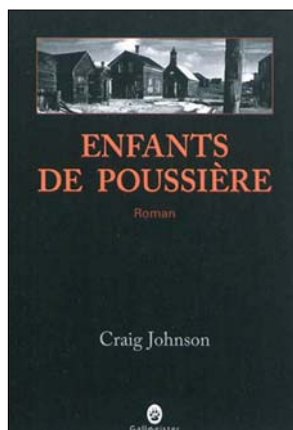
Western *slow-motion*

Étant depuis toujours un fervent amateur de westerns (cinéma et littérature), j'ai évidemment une affection particulière pour les séries policières qui se déroulent dans les décors sauvages et majestueux de l'Ouest américain, notamment celles signées par C. J. Box, Tony Hillerman, Peter Bowen et quelques autres. On y retrouve souvent certaines caractéristiques ou thématiques du western traditionnel, transposées à notre époque. Parmi toutes ces œuvres, j'apprécie particulièrement les romans publiés par les éditions Gallmeister qui, en plus d'être de bonnes histoires, ont une présentation d'une

rare élégance. En plus d'être des romans de qualité, ce sont aussi de « beaux » livres !

Enfants de poussière, de Craig Johnson, est, je crois, le quatrième volet des aventures du shérif Walt Longmire. J'adore cette série, mais dans ce cas, je dois avouer que j'ai été déçu et que j'ai eu un peu de mal me rendre jusqu'à la fin.

Explications... Dans le comté (fictif) d'Absaroka, dans le Wyoming, comté le moins peuplé de l'État le moins peuplé des États-Unis, on ne rencontre pas beaucoup de Vietnamiens. Pourtant, la police locale fait une étonnante découverte : au bord d'une route, on trouve le corps d'une jeune Asiatique étranglée. À proximité des lieux du crime, les policiers arrêtent un colosse indien frappé de mutisme qui est en possession du sac à main de la jeune femme. Dans le sac de la victime, Longmire trouve une vieille photo de lui, prise quarante ans plus tôt alors qu'il était en mission au Vietnam. Qui est cette fille ? Quel lien a-t-elle donc avec Walt ? Est-elle une « enfant de poussière », une gamine de père américain et de mère vietnamienne, conçue pendant le conflit et



abandonnée par la suite ? La fille de Walt et d'une prostituée qu'il avait connue là-bas ?

L'affaire s'annonce complexe et plonge notre shérif favori dans un abîme de réflexion qui nous vaut une double intrigue : l'enquête sur la mort de la jeune fille (Walt Longmire ne croit pas à la culpabilité de l'Indien) et, dans une série de flash-back, le récit de son aventure vietnamienne. Une histoire de cow-boy combinée à un récit de guerre ? J'aurais dû être comblé... Mais non ! J'ai eu du mal à accrocher et surtout à persévérer parce que ce roman manque de rythme, s'enlise parfois dans des bavardages inutiles et comporte quelques longueurs.

Bref, ça manque d'action, d'élan. On cherche en vain ce petit quelque chose qui fait qu'on a envie de continuer. Contrairement aux romans précédents, je me suis vite ennuyé et j'ai failli laisser tomber en cours de lecture. Ceci dit, et en toute justice, je me dois de mentionner que ce livre a reçu un très bon accueil, autant aux États-Unis qu'en France ou ici (lire par exemple la critique élogieuse de ma collègue Morgane sur son blogue *Carnets noirs*), mais pour moi, cette fois, ça n'a tout simplement pas fonctionné malgré la superbe galerie de personnages, une thématique intéressante et quelques dialogues savoureux.

Les aventures du héros ont été adaptées dans la série télévisée *Longmire* mise en onde sur la chaîne A&E le 3 juin 2012 et créée par John Coveny et Hunt Baldwin avec ce qui semble être une remarquable erreur de casting : Henry Standing Bear, dit l'Ours, le grand chum du shérif (un costaud), est incarné par Lou Diamond Phillips (plutôt gringalet, non ?). Quand à Longmire, il est incarné par Robert Taylor, un acteur aus-

tralien, Victoria « Vic » Moretti, par Katee Sackhoff et Cady Longmire, la fille de Walt, par Cassidy Freeman. (NS)

Enfants de poussière

Craig Johnson

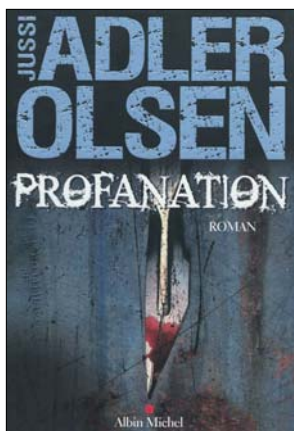
Paris, Gallmeister (Noire), 2012, 324 pages.



Le duo d'enquêteurs le plus « hot » de l'heure...

J'ai beaucoup apprécié *Malédiction*, de Jussi Adler-Olsen (voir critique dans *Alibis* 41), le tout premier volet des aventures du duo d'enquêteurs atypiques que forment le cynique inspecteur Carl Morck et son mystérieux assistant syrien Assad, homme à tout faire dont le passé comporte bien des zones d'ombres. Rappelons que ces deux hommes sont les seuls membres du Département V, officiellement chargé d'élucider de vieilles affaires non résolues mais qui avait été créé en réalité pour se débarrasser de Morck, le reléguer aux oubliettes. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu et le Département V a obtenu un certain succès avec une première affaire.

Dans *Profanation*, nos deux complices ont maille à partir, cette fois-ci, avec une bande de sadiques assassins, un trio influent d'hommes d'affaires qui font partie des hommes les plus puissants du Danemark. Au départ, le dossier concerne un double meurtre impliquant plusieurs fils de famille, des « intouchables » qui fréquentaient tous la même institution scolaire il y a vingt ans, et qui avaient formé un club plutôt inquiétant dont le credo de violence leur était inspiré par le film *Orange mécanique*. Ils ont été innocentés par les aveux « spontanés »



de l'assassin, de leurs amis, qui a endossé le rôle de bouc émissaire en échange de faveurs monétaires. Morck est bien décidé à coincer le groupe de sadiques qui n'hésitent pas à liquider ses propres membres quand certains d'entre eux commencent à faire preuve de faiblesse et menacent la sécurité du groupe. Kimmie, la seule fille du club, les a abandonnés et cherche à se venger d'un viol collectif dont elle a été la victime. Étant donné que c'est une tueuse impitoyable et terriblement efficace, il faut que Morck et Assad interviennent avant qu'elle ne passe à l'acte.

À défaut d'être un styliste, Adler-Olsen est un conteur fort habile qui sait maintenir le suspense tout au long de ce gros roman de plus de cinq cents pages. Il n'y a ni temps morts, ni bavardages inutiles. J'ignore si elle reviendra et si le duo se transformera pour de bon en trio, mais l'auteur a cette fois introduit un nouveau personnage, Rose, une adjointe/secrétaire forte en gueule que Morck déteste (et réciproquement) mais qui se révèle être d'une grande efficacité. Sa présence (et celle d'Assad) permet quelques

intermèdes comiques dans ce drame poignant qui met en scène une belle galerie d'ordures, de sadiques et de psychopathes issus d'un milieu des affaires qui cache décadement des secrets nauséabonds. Parmi les quelques moments forts de ce thriller de première classe, notons quelques parties de chasse assez peu orthodoxes, où les voyous donnent la pleine mesure de leurs esprits malades. Même la coriace Kimmie finit par se lasser de leurs saloperies. Et elle le leur fera payer très cher...

Si vous faites partie de ces lecteurs de polars que l'invasion nordique post-Millénum a rendus quelque peu blasés, voilà une excellente occasion de vous réconcilier avec le roman policier nordique.

À ne pas manquer ! (NS)

Profanation

Jussi Adler-Olsen

Paris, Albin Michel, 2012, 534 pages.



Familles riches, je vous hais...

Il y a un schéma récurrent dans les derniers polars de James Lee Burke mettant en scène Dave Robicheaux et son copain Clete Purcel : quoi qu'ils fassent, où qu'ils aillent, ils ont le chic pour marcher sur les plates-bandes de familles riches et influentes dont certains rejetons sont des tarés, vicieux et meurtriers, des escrocs ou des requins sans scrupules impliqués dans diverses magouilles ou activités criminelles. *Swan Peak* est le dix-septième volet des aventures du duo de la Louisiane. Il fait suite à *La Nuit la plus longue*, un chef-d'œuvre dont l'action se passait à La Nouvelle Orléans pendant les ravages de l'ouragan Katrina.

Parce que Purcel est inconsolable à la suite de la destruction de « sa ville », Dave et Molly l’emmènent dans le Montana, histoire de changer d’air et de pêcher la truite. Mais les amateurs de cette série exceptionnelle ne le savent que trop bien : Clete Purcel est un véritable aimant à mésaventures, il attire les ennuis où qu’il aille, quoi qu’il fasse. Au cours d’une partie de pêche, il est pris à partie par deux individus plutôt louches qui l’accusent d’être entré sur une propriété privée. Les deux malfrats l’ont reconnu à cause d’une sordide affaire pourtant très ancienne et impliquant la disparition accidentelle d’un chef mafieux.

Les deux individus travaillent pour Leslie Wellstone, un riche entrepreneur du coin, un type extrêmement déplaisant, handicapé, grand brûlé, et marié à Jamie Sue, une ex-star très sexy de la musique country, dont l’ex-petit ami purge une peine de prison pour meurtre. Le petit ami en question s’évade après avoir blessé le garde qui abusait de lui. Le garde en question se lance à sa poursuite, alors qu’une série de meurtres et d’horribles faits divers

se produisent dans la région où séjourne Robicheaux. C’est le début d’une longue et complexe histoire, impossible à résumer en quelques lignes, une histoire de meurtre, de châtiment, de pouvoir et de rédemption, avec quelques fantômes malvenus surgis du passé. Une fois de plus, Clete Purcel vole la vedette et joue les trouble-fête dans cette saga violente, sanglante mais passionnante.

Des bémols ? Par moments, Burke jongle avec l’invraisemblable... Le dénouement hollywoodien, digne d’un film de Peckinpah, nous rappelle que nous sommes dans une fiction et que les héros de série ont rendez-vous avec la prochaine aventure. Et quel qu’un peut-il m’expliquer comment cet ours de Purcel, qui navigue dans la soixantaine, qui est plutôt bedonnant, avec une hygiène corporelle... disons... relative, arrive à séduire en un éclair deux jeunes femmes superbes dans la trentaine, dont l’une est agente du FBI (une agence qu’il vomit) et lesbienne ? Étonnant ! Je veux la recette ou le mode d’emploi !

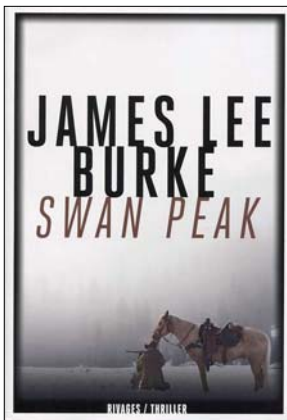
Ces détails triviaux mis à part, il reste que James Lee Burke nous entraîne une fois de plus dans l’univers très particulier de Dave Robicheaux, son personnage favori, un monde tourmenté peuplé de personnages remarquables, impliqués dans une intrigue forte, sur fond de paysages bucoliques des Rocheuses.

Burke n’est pas qu’un simple auteur de polars, c’est un poète et un authentique romancier. (NS)

Swan Peak

James Lee Burke

Paris, Rivages (Thriller), 2012, 440 pages.





Apocalypse berlinoise...

Le roman *Deux dans Berlin*, du duo allemand Birkefeld/Hachmeister a deux atouts majeurs : une description magistrale, apocalyptique des derniers jours de Berlin assiégée par les Russes et bombardée jour et nuit par les Alliés, et une histoire policière hors du commun avec des personnages pour le moins surprenants. Or donc...

C'est l'hiver 1944 à Berlin, et le crépuscule des dieux nazis n'est plus qu'une affaire de semaines, de mois... Kalterer, un membre des services de renseignements de la SS qui se remet d'une blessure par balle, a compris que la guerre est perdue et qu'il doit se racheter une conscience, lui qui a participé activement aux atrocités commises sur le front de l'Est. Il rejoint la police criminelle où il est chargé d'enquêter sur le meurtre d'un haut dignitaire nazi.

Première originalité : le personnage de l'enquêteur, malgré ses « remords » tardifs (qui n'en a pas eu soudainement en Allemagne quand le vent a tourné ?) n'attire pas la moindre sympathie. C'est un salopard de première, doublé d'un bon flic. En parallèle, on suit le destin tragique de Haas, un petit commerçant qui a pété les plombs et insulté le Führer quand il a appris la mort d'un frère tué au front. Emprisonné à Buchenwald, il profite du chaos provoqué par un bombardement pour s'évader et regagner Berlin où il va éliminer tous les fils de... qui l'ont dénoncé à la Gestapo ! Commence alors une partie de chasse et de cache-cache hallucinante entre le limier nazi taraudé par sa conscience, bousculé par ses supérieurs, et sa victime, un paisible



citoyen devenu une redoutable machine à tuer qui n'a plus rien à perdre, sa femme et son fils ayant été tués dans des circonstances mystérieuses au cours d'un bombardement.

On retrouve donc ici les ingrédients de base qui ont assuré le succès d'une série comme *La Trilogie berlinoise*, de Philip Kerr, et des romans qui ont suivi. À une nuance près, cependant : l'humour est totalement absent de ce drame poignant, et le sinistre Kalterer n'est pas un Bernie Gunther !

Richard Birkefeld et Göran Hachmeister sont tous les deux historiens, spécialistes de l'histoire culturelle et sociale du XX^e siècle. Leur reconstitution wagnérienne de la chute de Berlin et du III^e Reich est à couper le souffle et nous vaut des pages angoissantes, magistrales. Ce roman est une magnifique leçon d'histoire enrobée dans une enquête policière à forte intensité dramatique. Car Berlin, c'est l'enfer sur terre, le danger est partout : les bombes alliées qui pulvérisent et incendient des quartiers entiers, les Russes qui envahissent les faubourgs de la ville et qui massacrent tout ce qui bouge, les

voisins qui vous dénoncent, les *feldgendarmes* qui pendent de prétendus déserteurs ou les pillards, les fanatiques des jeunesses hitlériennes qui cherchent (et trouvent) des traîtres pour les battre puis les exécuter sommairement, etc. À quoi il faut ajouter la faim, les privations, les maladies, la vermine et l'odeur des cadavres qui se comptent par milliers !

À noter également que, mine de rien, quelques révélations de taille attendent le lecteur dans les dernières pages. Certains événements de cette histoire apparaissent alors sous un éclairage nouveau et assez surprenant. Quant au sort des personnages principaux, je vous laisse tout loisir de le découvrir vous-même. Je dirais simplement que les auteurs nous étonnent encore un peu plus. Du grand art !

Ce roman a remporté deux des plus prestigieux prix du roman policier en Allemagne: le Deutscher Krimipreis ainsi que le Gläserkrimipreis. Des distinctions largement méritées ! (NS)

Deux dans Berlin
Birkfeld & Hachmeister
Paris, Le Masque, 2012, 430 pages.

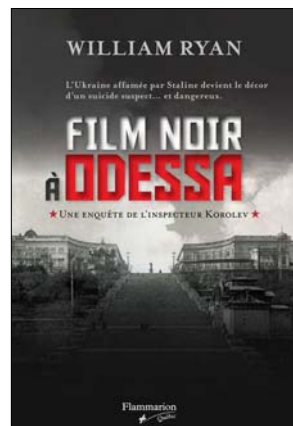


Odysée sanglante à Odessa

Les séries russes ont la cote auprès des auteurs (et des lecteurs) anglo-saxons si l'on en juge par leur multiplication récente et leur parution en traduction. Martin Cruz Smith (inspecteur Arkady Renko) et Stuart Kaminsky (inspecteur Porfiry Petrovitch Rostnikov) ont ouvert le bal dès 1981. Depuis on a eu Tom Rob Smith (Leo Stepanovitch Demidov), R. N. Morris (le détective Porfity

Petrovitch), Donald James (l'inspecteur Constantin Vadim) et Sam Eastland (inspecteur Pekkala). William Ryan a emboîté le pas à ce dernier avec une nouvelle série dont l'action se déroule en gros à la même époque et mettant en scène l'inspecteur Korolev. Après *Au royaume des voleurs*, paru en 2011, il revient dans *Film noir à Odessa*, une nouvelle enquête dont la scène de crime est l'Ukraine de 1937 affamée par Staline.

La scène d'ouverture évoque bien le climat de suspicion et de paranoïa dans lequel vivent les citoyens russes au temps de Staline: Korolev est tiré du lit en pleine nuit par des miliciens et il est persuadé qu'on vient l'arrêter pour l'interroger puis l'exiler dans un camp en Sibérie. Quoique n'ayant strictement rien à se reprocher, il est prêt à toute éventualité et sa valise est déjà faite depuis longtemps... Moment de tension et de pure terreur ! Dans les faits, on vient le chercher pour lui confier une mission délicate: il doit se rendre à Odessa pour enquêter sur le présumé suicide d'une jeune femme un peu trop liée à un haut



dirigeant du Parti. La jeune femme faisait partie de l'équipe de tournage d'un film réalisé par Babel, un ami de Korolev.

Rapidement, il se rend compte qu'il a affaire à un meurtre et que les efforts pour le résoudre vont être contrecarrés par les bonzes du Parti peu empressés d'être mêlés à une quelconque affaire criminelle aux relents de sexe. Sur place, Korolev retrouve le « roi des voleurs » de Moscou qui lui apprend que la victime était mêlée à une histoire de trafic d'armes avec les nazis. Par ailleurs, des groupes opposés aux sbires de Staline magouillent dans l'ombre et Korolev aura besoin de l'aide d'une jeune et jolie inspectrice de la milice d'Odessa pour dénouer les fils de ce paquet de nœuds et démasquer les vrais ennemis de la Révolution.

Si vous avez apprécié le premier roman de cette série historique, vous ne serez pas

déçu par ce nouveau chapitre des aventures de Korolev, aussi bon que le premier. Habile combinaison d'intrigue historique et policière, sans longueurs ni descriptions lassantes, *Film noir à Odessa* se lit avec beaucoup de plaisir et se compare avantageusement avec ce même type de roman par d'autres écrivains.

D'ailleurs, si je me fie à la dernière page où se trouve une rubrique « Ce que la presse en dit », on cite l'éminentissime Spohner qui a écrit ceci: « Un polar historique fort intéressant, à la fois instructif et divertissant, premier d'une série prometteuse ». Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, j'aurais plutôt tendance à le croire sur parole... (NS)

Film noir à Odessa

William Ryan

Montréal, Flammarion Québec, 2012, 334 pages.